

pensât être un hérisson. Cette perspective peut-elle nous aider à comprendre les dirigeants soviétiques contemporains ?

Lénine et Staline étaient très certainement des hérissons, car ils croyaient en la seule vision du monde qu'ils avaient apprise de Marx et d'Engels. Les chefs soviétiques continuent à parler de "lois objectives" qui régissent le monde et que les communistes sont les seuls à comprendre, sauf bien sûr les "hérétiques" communistes, qui se font certes toujours plus nombreux. Ces lois donnent à penser qu'un "nouveau monde socialiste" remplacera tôt ou tard le monde capitaliste, mais pas nécessairement à l'issue d'une guerre et d'une révolution. En outre, l'objectif de l'URSS demeure, comme M. Brejnev l'a formulé au 26<sup>e</sup> Congrès du Parti en 1981, "de créer une société non divisée en classes"; mais dans la version actuelle du Programme du Parti, on a délibérément évité de préciser la date fixée pour atteindre cet objectif.

À mon avis, il faut accepter les déclarations de ce genre pour ce qu'elles sont. Elles présentent un système de convictions. Mais de plus en plus, les actes des Soviétiques, tant chez eux qu'à l'étranger, font croire que d'autres réalités, à commencer par les armes nucléaires et par la reconnaissance de la nécessité d'appliquer de nouvelles méthodes de travail et formules d'encouragement dans les fermes et les usines, appellent les réactions du renard. Dans ses mémoires, Henry Kissinger évoque à cet égard la perplexité des hommes d'État occidentaux, face à des "conflits philosophiques" et non à des relations entre États, d'une part, et d'autre part, à l'"opportunisme sans pitié" qui constitue l'essence de la stratégie soviétique, d'après M. Kissinger. Dans le même ordre d'idées, le Secrétaire d'État américain, M. George Shultz, s'est demandé publiquement si l'URSS était simplement une grande puissance parmi d'autres ou si elle n'était pas plutôt proprement militariste et expansionniste; il préfère cette dernière possibilité car, selon lui, "c'est fondamentalement là la façon dont l'URSS s'est toujours décrite elle-même et dont elle s'est toujours comportée."<sup>4</sup>

Il y a tout un écart entre, d'une part, l'idée que les valeurs soviétiques diffèrent des nôtres et, d'autre part, la conclusion que la politique soviétique vise à les imposer au reste du monde et que le Nicaragua, par exemple, doit subir le même sort que la Pologne. Mais c'est quand même un écart que beaucoup franchissent en soutenant parfois, comme M. Shultz, que l'URSS est "proprement" expansionniste; ce faisant, ils confondent une doctrine au sujet de l'avenir postulée par Marx et Engels et le comportement soviétique un siècle plus tard.

Les ambiguïtés de l'idéologie et de la politique soviétiques favorisent la confusion, laquelle m'a frappé aux obsèques de M. Brejnev, occasion où le

protocole accordait la préséance aux chefs des principaux partis communistes occidentaux par rapport à leur chef d'État respectif. Pourtant, il faut empêcher ces ambiguïtés de faire renaître les hypothèses occidentales erronées selon lesquelles les Soviétiques fomentent de conquérir le monde et travaillent à une vaste stratégie dont les détails sont préservés jalousement dans les entrailles mêmes du Kremlin. Les idéologues des deux camps maintiennent en vie la doctrine de l'"internationalisme prolétarien", mais les politiques des dirigeants soviétiques traduisent en fait une prudence qui se compare raisonnablement bien à celle qu'ont manifestée d'autres grandes puissances passées et présentes.

Finalement, devons-nous supposer que nos valeurs sont nécessairement meilleures ? C'est là une question à laquelle la plupart d'entre nous, dans l'Ouest, répondent automatiquement en fonction des libertés politiques. Si nous jugeons les valeurs d'après les résultats sociaux aussi bien que politiques, la comparaison nous apprendra peut-être quelque chose. Que savons-nous vraiment, par exemple, sur la criminalité en Union soviétique, ou sur la façon dont les enfants y sont élevés, ou encore sur les conditions de vie des pauvres ? Notre société de consommation constitue-t-elle nécessairement un objectif pour les autres ou un modèle meilleur qu'ils devraient imiter ? Les préjugés et l'ignorance, aussi bien que les mensonges et le secret, font qu'il est difficile de creuser ces questions davantage. Il faudra élargir énormément les échanges culturels, universitaires et scientifiques si nous voulons pouvoir un jour commencer à y répondre.

Pendant la guerre froide, l'URSS et les États-Unis ont exagéré le conflit fondé sur les valeurs, notamment parce que l'un et l'autre pays tient à être perçu comme étant le phare dans un monde envahi par l'obscurité. Chacun justifie le recours à la puissance en se présentant comme un sauveur, et il dissimule de cette façon un conflit bien réel (celui qui est axé sur les intérêts) derrière des mots moralisateurs (ou des idéologies, si l'on préfère), répudiant peut-être ainsi inconsciemment le péché de l'"impérialisme" que tous deux associent à la sombre époque de l'"hégémonie" européenne.

## DES INTÉRÊTS DIFFÉRENTS

L'expression de Marshall Shulman, "*a limited adversary relationship*" (des affrontements à portée limitée), définit fort bien le conflit axé sur les intérêts. En 1965, il décrivait la dimension essentielle des relations Est-Ouest comme étant la pression exercée par l'URSS pour accroître son pouvoir et son influence dans le monde, mais il a aussi fait valoir que les éléments d'un conflit permanent ne sont ni